

La rue aux Cinq Diamants

Marjolaine Deschênes, alias Minette et Alexandre Châteauneuf, alias Follain

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81142ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, M. & Châteauneuf, A. (2016). La rue aux Cinq Diamants. *Moebius*, (148), 27-34.

MARJOLAINE DESCHÊNES (MINETTE)
ALEXANDRE CHÂTEAUNEUF (FOLLAIN)

La rue aux Cinq Diamants

Cracovie, 27 mai

Cher ami,

Ici ma fatigue tombe, dans cette ville si belle et aérée ceinturée d'arbres.

Il y a deux jours je suis allée dans la douleur au Mal. Là-bas une aiguille a pénétré mon cœur; sensation physique inédite jusqu'alors. Je savais déjà tout; j'étais habitée par les mots charnels de Charlotte Delbo. On revient épuisée d'une journée à Auschwitz. On se demande comment des personnes ont pu poursuivre leur vie après six, douze, vingt-sept mois là, sous haute torture.

Je laisse un cadavre à Birkenau, à Kraków. Je finis de mourir à quelque chose. À Cracovie je prends beaucoup de temps pour mourir à je ne sais quoi encore. La pluie me perce le corps, les os. J'espère effrontément que dans les ruines du Mal mes douleurs intimes deviennent aussi légères que l'oiseau cette fois.

J'ai choisi tant de choses. Peut-être un jour serai-je quitte de n'avoir pu choisir mes origines, de m'être fait voler mon enfance.

Paris, 28 mai

Mon ami,

Je me faisais secrète, mais je devine ton désir de savoir. Si peu de mots pourtant pour le dire. Mieux vaut lire Delbo et les autres.

À Auschwitz I j'ai eu peur. Les gardiens de sécurité me faisaient peur, les trames sonores et les photos de l'exposition me faisaient peur, le mur de la mort, le bloc de la mort, les monticules de chaussures et de chevelures, les barbelés me faisaient peur. Ce lieu lève le cœur, fait trembler, donne mal à la tête. Auschwitz II Birkenau. Un village de soues à cochons cerné de barbelés. Merde, sang, maladie, sueur, chair et cheveux fondus : incrustés dans le bois des baraques.

Lourde, la mémoire mondiale. Racines incendiaires qui n'en finissent plus de brûler. Sans doute est-ce blasphématoire ; j'ai enterré un corps dans l'un des crématoires. Mes mots pourriront là sous les ruines où toute l'Europe s'est effondrée, où une civilisation s'est suicidée, où les élites ont transformé tant d'humains en pourceaux. Il est bien vrai qu'on ne visite pas la Pologne comme on traîne à Varadero. Malgré la magnifique architecture très colorée tout est gris. Je visite Cracovie les os gris, le ventre gris, la face grise. Je me laisse contaminer par la fatigue du monde, ravale mes larmes à chaque coin de rue, me retiens de vomir à Birkenau. Je rentre à Paris, me dis que c'était beau, scandaleux et sans retour.

Mon orage a disparu au sein d'un autre plus grand. Tout le Mal ne s'est pas abattu sur mon visage. Quel égoïsme de tout rapporter aux épaves épandues en ma chair et que nulles mains ni paroles ne peuvent apaiser.

Comme il est bon de lire ta lettre, si enthousiaste mon ami !

Je te comprends si bien de désirer une étoile après l'autre, et la lune et l'éclipse, et tout le firmament et d'autres galaxies encore. Là nous sommes du même bois. Ta force et ta détermination m'emballent.

À Auschwitz on aurait trouvé moyen de dynamiter des murs, des blocs, des fours, voire des SS. Grâce à des mots étoilés nous aurions survécu, comme Charlotte et ses amies et d'autres dont la rage de vivre s'est avérée plus incendiaire que la rage de tuer.

Ta lettre me chavire. Te lisant j'ai ri, étonnée. Pourquoi subitement je me deviens moins claire ? Est-ce parce que cette fois, je te sens plus que jamais jeté dans tes mots ? J'entends ton cœur battre. Je vois l'étincelle dans tes yeux.

Je vois tes mains trembler quand tu trinques sans mesure, oui, sans mesure cette fois. Comme c'est beau et bon! Ce soir j'aimerais tant discuter avec toi sous les constellations du printemps. Que tu sois écrivain, peintre et fou est merveilleux, il y a de quoi fêter! De quoi retourner la ville, la brasser et la retourner encore.

Pourquoi suis-je si heureuse et touchée que tu souhaites me peindre, Rembrandt? Serait-ce l'indécrottable désir de briller « dans un œil d'homme »? Pourquoi cette fois le papier s'embrouille, se dédouble et va se perdre dans toutes les directions? Ne réponds pas. Je ne comprends rien aux cœurs humains; je tombe amoureuse comme on ouvre un paquet de Marlboro, avec un homme avec une femme, un qui frotte les cendriers dans un bar, une qui porte du vernis noir. Va savoir. Lorsqu'une flamme m'aimera, je redeviendrai comme avant. Fidèle jusqu'à la mort.

Rembrandt, je lis entre les planches. Entre les traits du pinceau, de la brosse, de la plume. Si tu devais me peindre, je voudrais que ce soit sous les feux d'une autre époque. Les années 1920-1930, tu sais, dans une robe au décolleté plongeant, cintrée, évasée. Cheveux amplement bouclés, mascara, lèvres éclatantes, et surtout longue, interminable cigarette. Merci mon ami de lire ce délire d'une vertigineuse aberration. C'est sur un portrait de Jan Van Eyck que j'aurais voulu figurer. J'aime les Primitifs flamands.

Merci d'être là au milieu de la cathédrale, celle qu'on invente par des lettres; merci d'écrire double et de me laisser lire entre les feuilles et les plis, derrière les coutures et le cadre.

Paris, 29 mai

Mon ami,

J'ai dormi ta lettre près de moi. Je la relis pour une troisième fois ce matin. Tu chuchotes à mon oreille et m'enveloppes de ton regard, affinant du coup celui que je porte sur le monde.

Moi si j'étais peintre j'ignore qui je serais. Mais je mettrais en lumière l'interminable enfance qui t'habite. C'est ton regard que j'illuminerais, ton jeu, ton pas, tes cheveux

longs et des moineaux alentour, des oiseaux-mouches autour de ta tête, des vaches, des chats, des chevaux dans le ciel étoilé. Je te peindrais naïf, primitif, fauve. Tu jouerais autour du lac, dans le lac ; tu serais lac. Tu serais, mon lac. Mon grand lac où je peux être. Entrer, m'appuyer contre des pierres comptant des millions d'années. C'est un étrange tableau. Peux-tu le voir ? Grand Lac ?

C'est merveilleux de lire que tu retrouves ton enthousiasme poétique. J'ai toujours su, moi, que tu étais un poète, un Follain, un Rimbaud, et maintenant un Rembrandt, comme tu préfères. Je l'ai toujours su d'un savoir immédiat et sans preuves à ta façon de te révolter, de sentir et de voir qui perce chaque mot que tu écris tel un torrent. Voilà que je t'ai su frère de tout temps.

Je palpe la main d'un frère, le dos d'un frère, le torse d'un frère.

Toutes les rues de ce monde mènent non plus à Rome mais à Auschwitz. Nous sommes ces poètes fous qui malgré tout créent le chemin d'une cathédrale à inventer, d'un modèle inédit. C'est la rue aux Cinq Diamants et cette bâtisse on y va nus, non pour se laver ni pour expier quelque péché mais pour aimer, danser, rire. Ou être nostalgique, aussi bien.

Continuons d'apporter nos trésors ici et d'en faire un lieu où habiter.

Aujourd'hui je marche à ton bras sur la rue aux Cinq Diamants.

Minette

Hôpital de Montréal, 16 juin

Ma très chère Minette,

J'ai reçu ta lettre de Pologne. Je ne la lis pas d'emblée. Mon nom tracé à l'encre rouge. Cette adresse commune. Je ne décachette pas avant d'être nu dans le noir. Je planque d'abord une opale dans le mortier de notre cathédrale épistolaire. Entre ses pierres grises comme un trottoir, ses

massifs campaniles qui élèvent ma chambre muette au-dessus de la rue. Et ma tête, Minette, ma tête qui veut éclater! Elle s'écarte de mes pieds lorsque j'avance seul, sans toi, coincé dans la foule anonyme d'un couloir désert.

Ce soir tristesse. Je palpe ton papier, ses mots rouges, je bois, je fume. Sans toi ma tendre, éternellement loin de toi. À mille lieues. Je ne te lis pas d'emblée Minette, d'abord je t'aime et je répète ton nom en écho.

Ô! Ma Minette! Les vitraux de nos enveloppes laissent passer la lumière à l'étamine, des rais d'arc-en-ciel, ta beauté épurée. Elle est grandiose notre cathédrale de papier, ce sanctuaire que nous bâtissons depuis si longtemps, nous adressant l'un à l'autre les vers inégaux d'un même poème. Tu m'appelles poète, artiste, peintre, alors que je ne suis qu'un fou. Tu m'aimes. Ce soir je suis gorgé de chants furtifs. Mon âme étouffe sur le boulevard de mes phrases infinies.

Notre correspondance, mon amour, voilà le temple où je plonge, voici mon abyssal silence où s'entrechoquent des voix contradictoires, grégoriennes et coupables, loin du brouhaha urbain de ma solitude, sans mot, sans nom, sans verbe, sans toi.

Cette lettre, ma très chère Minette, mon indispensable. Accueille cette pierre où je m'assois avant de répondre à ta dernière missive. Cette opale que je sculpte à l'aveuglette, que j'affine avec la plume et le marteau. Cette assise qui me distrait enfin de la rue, la rue cendrée, ma vie d'ardoise, soupirail par où je regarde trépider le monde. Je n'arrive jamais complètement heureux sous notre voûte. Jamais colérique ou impatient, ni jaloux, ni cynique ou désabusé, je ne suis pas suicidaire, mais toujours une mélancolie me garde prisonnier. Mes yeux s'acclimatent à la nuit. Les rayons de lune qui entrent par la fenêtre de mon réduit embrasent enfin ta lettre. Je t'embrasse. Fume une cigarette dans l'encre noire. Mon nom rouge danse parmi les volutes bleutées et la flamme d'une chandelle. Enfin, Minette. Ce n'est pas trop tôt. Enfin je traverse notre portail, je te lis, mes jambes flageolent, je me flagelle d'avoir languï si longtemps.

Je te nomme ma sœur, moi aussi. À défaut de toucher tes lèvres. Je caresse ta main, nous prenons le même train, coincés comme des sardines, enlacés, ta fine taille entre mes

mains. Moi aussi, Minette. Sans que tu saches, moi aussi j'ai marché à tes côtés, dans mon délire, nous avons progressé côte à côte en ton décor d'horreur. Dans les rues d'Auschwitz. Ensemble, liés. Attachés comme le nœud formé de deux ficelles. Face à face derrière un baraquement où nous avons pleuré yeux dans les yeux. Là-bas, sont-ce les montagnes? Une forêt où les arbres se cachent les uns derrière les autres? De la poussière d'histoire ou d'os? Une rivière d'étoiles à cinq branches? La scène d'un lac? Peu me chaut. Nous cheminons ensemble dans une inexprimable proximité, à l'ombre d'une cheminée. Relis ce poème de Saint-Denys Garneau que j'affectionne tant. J'ai marché à côté d'une joie. D'une joie qui n'était pas à moi. D'une joie à moi que je n'ai pu prendre. J'ai entendu ton pas en joie à côté de moi sans pouvoir y mettre mes pieds. Mais j'ai pu dire: voilà! C'est moi!

Ta lettre, c'est moi qui l'ai écrite. Je tenais ta main, ta main ma plume, mes doigts le bout-filtre que tu as fumé avant de mourir à ton enfance au bout d'un rail d'exil envahi par les mauvaises herbes. Et dans la fumée, l'intérieur de notre cathédrale...

Dehors, la rue.

Je n'ai pas lu Charlotte Delbo. Ici, je n'ai accès à aucune bibliothèque. Que mes souvenirs et tes lettres. L'encre que je bois, ta peau de papier me suffisent. Notre cathédrale. Le lieu parfait pour deux âmes comme les nôtres. Toi sur les routes des quatre points cardinaux, moi enfermé dans cette chambre. Tu es ma sœur aux ailes d'argent. Je suis ton frère à la cage d'os. Je ne lirai pas Delbo, Minette. Mon amour. Non. Ne lirai pas Delbo. Quelle fenêtre condamnerait-elle dans notre correspondance! Minette, Minette, ce sont tes mots qui me transportent dans les rues de ce camp de la mort où je ne me suis jamais senti aussi vivant. Oui, nous aurions survécu aux SS, nous nous serions évadés et j'aurais peint ton portrait dans la neige sale.

Ai-je compris que tu seras bientôt à Montréal? Nous verrons-nous? Je crains qu'en dehors de notre cathédrale, dans la rue, tu ne m'aimes plus. Le mortier entre nos lettres s'effritera-t-il au moment où ma main frôlera la tienne? De frère à sœur... deviendrons-nous amants lorsque tes

prunelles plongeront dans le lac dont tu me pares ? Me laissera-t-on seulement sortir sans cette médication qui achève, avec la vie, de me faire perdre le nord ? Dehors la rue, sans toi ; ici notre cathédrale, ensemble.

J'ai demandé qu'on poste cette lettre chez ta sœur, qu'elle n'aille pas mourir à Paris, en Pologne ou ailleurs. Sans souffle pour la décacheter. Sans Minette pour la lire, la relire, nue peut-être, pour la ranger à l'ombre d'un oreiller. Sans toi cette opale n'est rien, ne mérite plus qu'une corbeille de papiers chiffonnés. Elle est écrite par un seul homme, esseulé, attablé à l'écritoire devant cette page noircie, loin de sa vie, sa vie comme la solitude de la rue, un homme qui aurait préféré être peintre, musicien, bâtisseur de cathédrale, un épistolier qui s'adresse à son indispensable fille de cœur à naître, à l'autre bout de la lettre, du monde, avec cette incontrôlable envie de dormir.

Ha ! Ma très chère Minette, je veux mourir maintenant. La rue me dégoûte. Les rues d'Auschwitz, surtout. Je traîne partout tes lettres comme mon ombre. Je voyage par procuration, dans les rues de Cracovie, Paris, Tunis. Partout où tu vas, je vais, j'attends, ici, je reste ici, ailleurs. C'est moi qui fais de l'œil à ce garçon de café, qui observe cette fille aux ongles noirs dont tu évoques la beauté, moi qui enterre, quelque part en Pologne, ce souvenir de plomb là où jamais personne ne viendra poser un genou.

C'est moi, Minette, qui t'aime comme dans un miroir où personne ne se mire, qui prends ta main comme tu saisis la mienne. Cette peur que tu as ressentie à Auschwitz, elle est à moi. Ta peur, ma pierre, nos enfances, mon mal, incapable pour l'heure d'y mettre des mots. Nous aurons bientôt quarante ans. Quarante printemps. Tu es belle et le seras toujours. Tu n'as qu'à regarder ton portrait dans mes yeux. Mire-toi dans notre édifice. Loin de la rue que je regagne en terminant cette lettre, la rue, la chambre qui m'emmure un peu davantage. Seul maintenant. Joyeux dès lors en ce monde qui nous ignore.

Écris-moi vite. Ne me laisse pas languir. Dans quelques minutes, je n'aurai plus toute ma tête.

Ton Follain

